

Le journal d'Ilianise

- Les larmes de sang -

Dépôt légal : Juin 2008 - ISBN 2-9526-7903-9
Imprimé en Espagne par Lulu.com

Livre II

*Des méandres de la mémoire,
Coulent éternellement des larmes de sang...*

Un cruel sentiment de solitude m'assaille tandis que j'écris ces lignes afin de vous faire partager ces instants de ma vie, si lointains déjà. Je sens le besoin impérieux d'exprimer le plus clairement possible mes sentiments d'alors, les tourments de mon âme tandis que je prenais pleinement conscience de mon immortalité, en même temps que je découvrais peu à peu la complexité des relations entre les créatures de la nuit. Raviver ces déchirures est une confession que je me dois de partager avec vous, sans quoi j'aurais vécu tout cela pour rien. Les contes vous apprennent à vous méfier des créatures tapies dans l'obscurité. La sagesse aurait voulu que je me taise et vous laisse à vos chimères, mais il est trop tard pour moi maintenant. Vous pensez connaître et comprendre la vérité sur ce monde, comme vous vous trompez!

Savourez vos vies mortelles. Les années déforment les souvenirs, mais les blessures à l'âme restent éternelles. Je commençais à faire l'expérience de ma propre indépendance par ce que je croyais être jusqu'à récemment le plus cruel des constats, la solitude était la seule compagne qu'offrait notre condition d'immortel. Avant toute autre chose, il me fallait apprendre à l'accepter.

Bien sûr, ces pensées n'étaient qu'illusions savamment entretenues, mais alors je ne pouvais rien en savoir. Livrée à

moi-même, trop naïve pour ouvrir les yeux, je me laissais aller durant les années qui suivirent mon voyage à Venise à une amertume convenue, à peine troublée par des soubresauts d'intérêts pour les affaires des hommes.

Ce voyage qui s'acheva par la découverte des tombes de mes parents et la mort de l'usurier Aspero vit s'effondrer en moi les beaux principes que mon maître Lucilius avait souhaité m'inculquer, parfois brutalement. La mort des miens me tourmenta longtemps, m'empêchant dans mes premières années de damnation de suivre le chemin que d'autres avaient tracé pour moi. Renfermée sur moi-même, percluse de tristesse, la carapace de dureté et d'insensibilité si soigneusement façonnée se brisa finalement face à ce constat terrible : une éternité vide s'étendait devant moi.

Une à une, je voyais s'effacer les traces de mon existence mortelle. Les visages autrefois familiers se transformèrent peu à peu en masques parcheminés et étrangers.

Comment aurait-il pu en être autrement tandis qu'année après année je voyais disparaître ceux que j'avais connus, amis et anonymes, quand j'étais encore une mortelle ? Pensez-vous que j'ai pu me réjouir de cela ? De ces morts je devais apprendre à faire le deuil, car c'était de ma propre existence de mortelle que j'avais à me défaire.

Parfois, en des moments de longues méditations solitaires, lorsque l'indifférence envers les affaires du domaine se faisait trop importante, il m'arrivait de me demander si je n'étais pas simplement devenue folle, m'accrochant pitoyablement à des rêves fanés. Tenter ainsi de raviver les braises de sentiments perdus était une entreprise si vaine !

Je m'enfermais alors dans la désespérance, refusant d'accepter totalement cette nouvelle existence.

Quelle affreuse leçon à apprendre ! L'immortalité est finalement bien cruelle, car ma pensée même se vidait de ce qu'il y avait de plus humain en moi. Le temps qui passait effaçait les passions, mon imagination puissante prenait le pas sur mon intelligence, déformant les plus vifs sentiments pour les faire devenir des chimères à mesure que je tentais désespérément de les conserver en ma mémoire, précis et aussi vivants que possible.

Imaginez-vous vous souvenir des personnes que vous avez rencontrées il y a seulement un an: pourriez-vous le faire? Vous remémorer précisément ces mêmes personnes, mais dix, vingt, voire cinquante ans plus tôt ?

Certes non. Alors, je dus me résigner à écouter la leçon de mon maître. *Souviens-toi des faits et uniquement des faits*, me répétait-il inlassablement, *ne sois pas trompée par ton imagination, car être immortelle c'est avant tout forger son esprit à ne pas s'encombrer du superflu. Reste humaine dans tes actes et tes accomplissements, car c'est cela qui a de l'importance. Tu survivras par ce que tu fais, ce que tu sais, mais certainement pas en cherchant à rester ce que tu n'es plus.*

Ne vous montrez pas faussement étonné par cette sentence car, après tout, je pense qu'elle ne vous surprend peut-être pas. Nous n'avons plus rien d'humain, mais continuons à agir comme si nous l'étions encore.

Ainsi, peu à peu, mon âme s'accoutuma de mon état. Les saisons passèrent et fanèrent mes sentiments, faisant de moi une actrice de théâtre au milieu des mortels. J'apprenais ce rôle qui consistait à vous ressembler avec l'application d'une écolière devant ses devoirs. Simuler une possible affliction devant les tourments assaillant quotidiennement le genre humain devint pour moi une seconde nature.

Masque de circonstance pour un cœur d'indifférence. Mes premières années d'immortelle avaient fait de moi une coque vide, même si je passais dans ces moments-là beaucoup de temps à étudier les mœurs des uns et des autres. Ce fut alors le temps que choisit Lucilius pour me familiariser avec les habitudes de mes pairs. Jouer avec un mortel était une histoire, jouter contre un immortel en était une autre. Le monde des hommes perdit un peu de sa substance à mesure que je découvrais plus sensiblement celui des damnés. Ainsi, j'appris que nos intrigues, souvent destinées à combler nos longues années d'ennui, étaient le terreau de toutes les jalousies, duperies et rumeurs. Notre petit monde étroit se découvrait à mon regard novice, théâtre où des tragédies se jouaient des pièces sans témoin, quelques-unes dignes de Machiavel.

Aussi, je dus convenir que finalement, Lucilius avait raison. Il était impératif de me familiariser avec les manières et habitudes de mes pairs, d'accepter ma condition. Le deuil de mon existence d'humaine dura ainsi plus de quarante années.

Bien sûr, en ce temps-là, j'étais encore jeune aux yeux de ma communauté. Je pense même que pour beaucoup je n'étais qu'une sottise née avant tout par un caprice de mon sire.

Que m'importait-il alors de vouloir les convaincre du contraire ? Je n'étais d'ailleurs pas certaine moi-même qu'il n'y avait pas une part de vérité à leurs acerbes quolibets. Les esprits tourmentés des plus anciens d'entre nous étaient des labyrinthes dans lesquels les naïfs se perdaient. Alors en ce temps-là, plutôt que de chercher à comprendre, je m'appliquais à apprendre. Devenir était ma préoccupation, je me souciais bien peu de ce que j'étais.

L'indifférence et la moquerie étaient parfois confortables, même lorsqu'elles duraient des décennies, voire beaucoup plus.

Ces années virent peu à peu une transformation profonde s'opérer en moi. Je réalisais que je ne devais plus m'attacher aux êtres mortels, mais à leurs œuvres. Elles seules se paraient de légitimité, car elles perduraient au-delà de leurs existences, qui devenaient insignifiantes à mes yeux.

Je me persuadais également que mon sire n'avait pas fait de moi sa fille de sang par hasard. N'avait-il pas eu de cesse de me répéter que je ne pouvais pas lutter contre l'influence du temps, que je devais le voir comme un allié plutôt que comme un ennemi ? *Par nos actions, les œuvres des hommes savamment orchestrées par les plus brillants d'entre nous donnaient à l'humanité ses lettres de noblesse.* Je me remémore ces prétendues paroles de sagesse à mesure que j'évoque ces moments avec vous. Je vous confesse bien volontiers combien je regrette de n'avoir pas su déchiffrer ces paroles à cette époque, de n'avoir pas su lire entre les lignes et comprendre ainsi que ces beaux discours n'étaient qu'une façon pour mon maître d'endormir ma vigilance, de flatter mon ego, pour mieux me contrôler. Il est doux pour un enfant d'être bercée par des illusions heureuses, lorsque son esprit est neuf, après, il est trop tard. Mais bien sûr, un enfant ne peut comprendre les paroles de son père que si elle veut les écouter...

Je m'efforçais alors de rester fidèle aux enseignements et à la pensée de mon maître. Cette tâche devenait de plus en plus ardue à mesure que les années passaient. Mes pensées se firent sombres tandis que mon humanité se fanait. Quelle ironie ne trouvez-vous pas, de savoir que l'on a l'éternité

devant soi pour profiter des plaisirs, mais qu'en même temps ce qui paraissait autrefois avoir de l'attrait devenait au fil des années fade et sans intérêt. Le temps use les passions des hommes, imaginez quelle peut être son emprise sur nous... Ainsi donc, après avoir été une romantique nostalgique, les années m'endurcirent et mon cœur se vida. La bête immonde commençait à gronder en mon cœur.

Cela aussi, Lucilius l'avait vécu avant moi.

Fort heureusement, Montbourg faisait preuve envers moi d'un optimisme résolu. Je sus bien plus tard que c'était là l'œuvre de mon sire, car c'était là sa façon de s'assurer que mes tourments intérieurs ne risquaient pas de lui nuire. À ce moment-là, je fus flattée de le voir si aimable à mon endroit. Je me laissais aller à de longues rêveries à ses côtés. Je croyais que c'était dans sa nature de ne pas s'inquiéter inutilement, ou peut-être, me connaissait-il mieux que moi ? Il était simplement le couteau dans la main de Lucilius qui coupait les branches mortes de mon existence passée.

Peut-être sut-il trouver des mots simples, tandis que Lucilius m'abreuvait de longs discours. Il éveilla peu à peu en moi un nouvel intérêt pour ma condition d'immortelle. Sur lui aussi le temps n'avait plus d'emprise puisqu'en buvant régulièrement le sang de son maître, tel un élixir de jouvence qui lui garantissait jeunesse éternelle, il pensait échapper à la mort.

Ce que je n'avais pas compris d'abord, c'était pourquoi mon sire n'avait pas fait de lui un vampire tout comme moi, le gardant dans un état intermédiaire entre la vie et la mort, l'enchaînant par un lien du sang qu'il ne pouvait en aucun cas briser. Et puis finalement je réalisais que c'était là la réponse à mon interrogation. Un damné, de par sa nature même, pouvait un jour décidé d'abandonner son sire et de prendre sa liberté. Pour une goule comme Montbourg,

c'était impossible. Pouvait-il exister plus solide loyauté que celle-là ?

Bien sûr que non. Dans notre monde, la fidélité absolue vaut bien plus qu'une montagne d'or.

Aussi ce brave Montbourg n'avait pas d'autre choix que de servir aveuglément son maître.

Il fallut plus de cinquante années pour qu'enfin je comprisse les paroles de mon maître et ainsi trouver mon équilibre intérieur. Alors seulement, j'acceptais pleinement et entièrement ma condition.

Aussi, ce fut sur le conseil de Montbourg que je finis naturellement par m'occuper l'esprit avec le jeu favori des gens de notre sang, intriguer pour le meilleur de l'humanité, ou plutôt ce que nous considérerions l'être pour elle. Je devais réaliser bien des années plus tard que c'était une douce illusion savamment instruite par mon maître. La réalité était tout autre. On ne peut bien voir que lorsque l'on sait regarder. Je le découvrirais bien plus tard.

En ces moments-là, je trouvais quelques amusements à ces joutes verbales, ces manigances de cours et stratagèmes aussi fins que parfois ils pouvaient être maladroits, surtout dans la bouche de mon maître lorsqu'il me les commentait en souriant.

Bien sûr, je ne prétendrais pas avoir excellé en ce domaine dès mes premières années, bien au contraire. Il en va de nous comme de l'éducation d'un enfant. Au début, nous nous amusons des choses et des êtres les plus accessibles, comme vous, simples mortels, et vos petites manœuvres mesquines. Puis peu à peu nous trouvons attiré à nous mesurer les uns aux autres, mais sans finesse ni esprit, aveuglé par nos talents que nous croyons uniques et

infaillibles. Même si cet âge était celui de la découverte et de l'excitation, c'était également le plus périlleux, car nous étions bien incapables encore de nous maîtriser.

Comme dans toute vie, les peines sont souvent plus intenses que les joies, et marquent nos mémoires de cicatrices qui, pour certaines, ne se refermeront jamais.

Le visage du démon

Nous étions en janvier 1773. Je me souviens de cet hiver rigoureux, des nombreuses absences de mon maître Lucilius. Encore naïve, je l'imaginai souffrir de mes afflictions enfantines et se sentir obligé de s'éloigner de moi pour ne pas altérer les bons sentiments qu'il nourrissait à mon égard.

À nouveau, je me retrouvais face à moi-même et à mes contradictions. Aussi, pour donner de l'élan et quelque peu d'attraits à mes nuits jusque-là plaintives, je décidai de me consacrer à la gestion du domaine, et peut-être ainsi m'attirer à nouveau les grâces ou du moins les remarques plaisantes de mon sire. Réaliser que j'étais capable d'une telle entreprise fut non pas une révélation, car même si on se ment parfois sur son être intérieur il n'en demeure pas moins que celui-ci dirigeait secrètement et habilement nos vies, mais plutôt le moment où je me réconciliais avec moi-même.

J'avais retrouvé la détermination de mes jeunes années, abandonnant derrière moi cette mélancolie convenue dont je m'étais parée trop longtemps. Ne dit-on pas que le naturel ressurgit en des moments où on l'attend le moins ? J'étais sortie des limbes, je me sentais enfin forte, emplie d'une fierté nouvelle en retrouvant en moi les enseignements de mon maître Lucilius.

Plus enthousiaste que raisonnée, je me lançais avec force dans une mission de conquête d'une place à part entière au sein de la société des damnés. Je sentais grandir le besoin impérieux de ne plus rester dans l'ombre de mon sire. Lucilius m'avait choisie pour devenir sa fille, il était temps de m'en montrer digne.

Pour cela, il me fallait briller dans la société des hommes pour pouvoir prétendre exister un jour parmi les damnés.

Car alors, aux yeux de mes pairs, je n'étais encore qu'une enfant.

Impétueuse et impatiente que j'étais alors. Cinquante années à vivre dans les ténèbres, c'est finalement bien peu. En notre monde, un statut même dérisoire ne s'acquiert pas si facilement. Lorsque le papillon sort de sa chrysalide, les araignées agrandissent leurs toiles.

Aveuglée par ma force retrouvée, je refusais de me résigner à laisser encore passer une année sans avoir reçu de la part de mes pairs un soupçon de reconnaissance pour ce que j'étais, et non plus seulement pour mon ascendance. Bien sûr, je n'étais pas totalement dupe, je savais que ma destinée avait été dessinée par mon sire il y a bien longtemps, bien avant son étreinte. Il avait des aspirations dont je ne pouvais malheureusement alors soupçonner la nature. Mais, naïve et insouciant de ces choses-là, je ne considérais cela qu'avec bien peu d'importance. Je pensais alors pouvoir agir selon mes propres volontés.

Comment ai-je pu être aussi entêtée à ne point vouloir attendre, à ne point comprendre que la patience pour un immortel est la clé de toutes les réussites ?

Encore une fois, une telle présomption allait devoir me coûter très cher. Pourtant, comme vous allez le comprendre, je ne peux regretter ce qui, par ma faute et mon impudence, allait bientôt arriver.

À cette époque, nos vies à Lyon étaient plutôt calmes, comme nous n'avions plus beaucoup à redouter les manigances de nos adversaires. La puissance de Lucilius sur la capitale des Gaules était devenue telle que personne n'osait plus remettre ouvertement en question son autorité.

Aussi, la quiétude et la tranquillité étaient notre lot commun. C'était donc l'occasion pour moi de faire mes preuves, en m'instruisant d'abord auprès des maîtres du domaine, et de nos multiples alliés.

C'est ainsi que je fus amenée à rencontrer l'intendant Louis Tolozan de Montfort qui deviendrait quelques années plus tard le prévôt des marchands de la ville de Lyon. C'était un homme de taille et de corpulence moyenne. Il avait les yeux petits, le front large couvert d'une haute perruque argentée, des joues creuses et une bouche pincée. Ordinaire aurait pu lui convenir s'il n'émanait pas de lui une volonté impérieuse, la conviction profonde que son devoir passait avant toute autre préoccupation.

Ce tempérament n'était pas rare parmi les gens de sa condition. Il s'exprimait chez lui avec une telle force et une si grande dévotion à sa tâche que cet homme représentait un parfait instrument de notre pouvoir sur la société des hommes. Ainsi, par un subtil jeu d'entremises et de services auprès d'influents personnages, il devint un éminent serviteur de notre cause ; enfin, c'est ainsi que les choses me furent présentées.

Brillant, mais autoritaire, il s'avéra être pendant quelques semaines un excellent instructeur des affaires de la ville, me dévoilant les subtilités de la gestion commerciale et les nombreuses imbrications et dépendances des différents négoce des plus grandes familles bourgeois. Montbourg, toujours bienveillant et amical, avait décidé de me laisser seule faire mes armes en la matière, même s'il veillait à ce que mon enthousiasme pour ce nouvel univers ne me portât pas préjudice en exposant inutilement mon nom en place publique. Il nous fallait avant tout œuvrer dans l'ombre, et que les hommes ne devaient jamais soupçonner qui

contrôlaient réellement leurs entreprises. Ce que j'allais apprendre bientôt, c'est qu'il nous fallait aussi ne jamais croire sur l'instant paroles de mortel, sans quoi le prétendu manipulateur pourrait vite devenir lui-même l'enjeu d'une subtile manipulation. En ce domaine, les siècles avaient permis à Lucilius d'y passer maître.

Je possédais la capacité de lire dans les esprits des plus faibles, mais il me fallait apprendre à me maîtriser et la lucidité pour les employer au bon moment. Ne se fier qu'à la parole donnée était un cruel défaut de caractère, inconcevable travers dont je devais me défaire rapidement. Le pouvoir ne connaît pas de repos.

Comme moi, Montbourg avait réussi à trouver ses marques dans le paysage dessiné par Lucilius. Il s'occupait toujours avec autant d'énergie des problèmes logistiques du domaine, mais parvenait néanmoins à s'octroyer quelques moments de plaisir, qu'il arrivait enfin à assumer sans honte ni reproches.

Il avait même réussi à convaincre notre maître de loger en dehors de la propriété, sur les hauteurs de Fourvière. Bien sûr, cette liberté n'était qu'apparente, car je savais Lucilius d'un naturel prudent. Jamais il n'aurait laissé réellement libre un personnage de son entourage aussi précieux que Montbourg. Ainsi le faisait-il discrètement surveiller par deux spadassins en arme, aux caractères rugueux, qui montraient de peu de finesse dans leurs manières, mais étaient terriblement efficaces. Enfin, discrètement n'était peut-être pas le terme exact, tant on pouvait mesurer la subtilité de ces deux personnages au poids de métal qu'ils emportaient en toute circonstance : épées, poignards, dagues de lancer...

L'un s'appelait Timoclès, l'autre Ménandre, tous deux étaient issus de la rue, ne connaissant que sa loi et celle de mon maître bien sûr. Ils étaient inséparables. Leur entrain naturel à frapper plutôt que discuter en faisait de parfaits petits soldats, serviles et malléables à souhait. Ils suivaient Montbourg comme son ombre, rapportant chacun de ses faits et gestes à Lucilius, qui en retour les payait grassement.

Encore une règle que j'appris ainsi auprès de mon sire, la nécessité absolue de savoir à tout moment où se trouvaient et ce que faisaient les gens sous notre autorité. Car bien que notre condition nous donne un ascendant incomparable sur les hommes, les périls et les stratagèmes nous visant sont presque toujours l'expression de longues années de haine. Parfois d'une impensable minutie, le plus souvent simples et brutaux. Cependant, tous mettaient en péril notre intégrité, ou notre pouvoir au sein de notre communauté. Les plus sages et les plus intelligents se livraient à d'innombrables bassesses. Lorsque soudain ils ne se maîtrisaient plus, ils devenaient l'incarnation de la bête primale qui sommeillait en chacun de nous.

Ce fut à un de ces plans secrètement ourdis, fruit d'une incommensurable haine, auquel je fus une première fois confrontée à cette époque et qui devrait se poursuivre sur encore plusieurs années. Un plan qui allait changer à jamais ma destinée.

Tout commença par une simple missive en provenance d'une manufacture de toiles peintes située dans le quartier de Perrache. Elle était rédigée de la main du contremaître Larios, un fidèle ami de Montbourg s'occupant des approvisionnements et des charges afférentes.

Je m'étais réveillée tôt cette nuit-là, ne trouvant pas le repos. Alors que normalement je ne rêvais plus depuis mon étreinte, mon sommeil diurne avait été troublé par des visions effrayantes qui me parurent sur le moment dénuées de tout sens. Je me voyais seule au bord d'une falaise, faisant l'ultime pas qui me plongeait dans le néant éternel. Ce rêve m'avait à tel point tourmentée que les draps en avaient été souillés, des larmes de sang perlant sur mes joues couleur d'albâtre.

Il me fallait me ressaisir. Plutôt que de rester dans mon lit et me tourmenter inutilement, je décidais de rejoindre Montbourg. Je passais rapidement une courte jupe noire à trois pans, froncée sur les hanches, enfilais des bas noirs, passais une chemise noire à jabot d'homme tant le port du corset m'était devenu insupportable. Contrairement aux coutumes de l'époque, je décidais de laisser tomber ma longue chevelure noire sur mes épaules dénudées.

Je retrouvais un Montbourg élégant et charmeur, qui m'accueillit avec un sourire. Comme toujours c'était un plaisir de le voir, tant il était d'humeur égale, heureux de se satisfaire de sa condition.

J'étais avec lui dans la bibliothèque à discuter de banalités, chassant de mes pensées le curieux rêve de la journée, lorsque Larios se présenta. Il lui tendit la missive, puis se retira en nous saluant d'une respectueuse révérence. Le brave homme avait même pris le temps de nous l'apporter après son service, juste à la tombée de la nuit. L'événement lui était apparu d'une importance cruciale pour les affaires de Lucilius.

Montbourg prit le temps de la lire attentivement une fois, puis deux, avant de laisser tomber ses bras en signe de dépit, la missive s'échappant de sa main pour venir se poser mollement sur le sol. Il avait le visage grave, son sourire

complice arboré quelques secondes auparavant avait totalement disparu. Il porta sa main à son cou et desserra sa cravate de batiste comme il semblait tout à coup manquer d'air.

— Que vous arrive-t-il mon ami, vous paraissez inquiet tout à coup, m'enquis-je étonnée.

— Je le suis Madame. La lettre dont je viens de prendre connaissance est l'annonce d'une nouvelle fâcheuse pour les affaires de notre maître Lucilius...

— Et quelle est-elle, je vous prie ?

— L'intendant général de Lyon saisit tous les biens en nature et mobiliers se trouvant dans la manufacture, de même qu'il en interdit l'usage dès la semaine prochaine.

— Nous aurons eu affaire à un administrateur un peu trop zélé à qui vous avez peut-être oublié de faire verser notre généreuse contribution à son bien-être personnel. Pourquoi faites-vous donc si grand cas de cette nouvelle ?

— Si je ne vous connaissais pas si bien, Madame, j'aurais pris cela comme une insulte, ou pire, comme le témoignage de votre idiotie. Sachez que je n'oublie rien en ce qui concerne les intérêts de notre maître. C'est la troisième missive de cette nature que je reçois en quelques jours. Trois manufactures fermées, la même semaine, par un intendant royal zélé n'est pas une affaire que l'on peut prendre à la légère. De plus, celui-là est d'une terrible espèce, insensible à toute flatterie, fut-elle pécuniaire. Voilà pour l'origine de mon trouble. Je ne comprends pas comment et surtout qui a pu arriver ainsi à nuire à notre maître en si peu de temps ?

— Et pourquoi ne lui avoir rien dit ? Pourquoi avoir gardé tout cela pour vous ? Vous avez fait preuve de bien de présomption, mon cher Montbourg.

— Vous connaissez maintenant votre maître sans doute mieux que moi. Je préférerais me présenter devant lui avec des réponses, plutôt qu'avec des questions. Malheureusement jusque-là, le temps m'a fait défaut et mes recherches se sont avérées infructueuses.

— Je ne vous comprends pas. Votre manque de clairvoyance m'étonne et me déçoit. Il ne faut pas que pareil événement se reproduise à nouveau. Nous devons retrouver l'usage de ces manufactures au plus tôt. À nous deux, je ne doute pas un instant que nous parvenions à démasquer ceux qui veulent ainsi nuire à notre maître. Ce sont triomphants et non vaincus que nous lui rapporteront bientôt ces événements.

— Vos propos sont durs à mon égard, Madame, mais je dois admettre que vous avez raison. L'affaire est sérieuse, le risque est grand. J'ai déjà pris sur moi de ne rien révéler à Lucilius. Si les choses venaient à s'aggraver, je devrais répondre de ma vanité. Comme vous l'imaginez, cette idée ne m'enchant guère. Pourtant, un doute m'étreint subitement. Je ne sais pas si nous devons œuvrer dans ce sens. Pourquoi me taire maintenant, alors que vous me reprochiez mon silence à l'instant ?

— Allons, mon bon Montbourg, ne doutez pas de nous et en tout cas ne doutez pas de moi. Ce que vous n'avez pas

encore réussi à démêler, vous savez qu'à nous deux nous le démêlerons aisément.

— Peut-être, Madame, peut-être...

Ainsi donc, nous étions décidés à mener une enquête par nous-mêmes sans en avertir Lucilius. Quelle présomption de penser qu'à nous deux nous pourrions réussir. Aveuglée par mes ambitions, trop sûre de mes talents pourtant à peine maîtrisés, je ne mesurais pas encore tous les périls qu'il y avait à agir seule.

Toute à mon empressement à briller aux yeux de mon maître, je décidais que notre enquête devait commencer immédiatement, en nous attachant en premier lieu à rendre visite à l'intendant général qui avait ordonné les saisies à la manufacture des toiles peintes. Montbourg avait de nombreuses relations, il savait depuis longtemps où il habitait, car il avait pris l'habitude à la demande de Lucilius de maintenir dans un carnet la liste des adresses et des usages des personnalités ayant une quelconque influence sur la ville ou ses affaires.

L'intendant Louis Anne de Rillieux était un petit homme sans prestance ni charme. Il avait un visage rond insignifiant, d'épais sourcils couvraient deux yeux noirs globuleux, et une calvitie naissante qu'il cachait sous une grotesque perruque noire finissait de décourager la moindre jeune femme de s'intéresser à lui.

Il faisait partie de ce genre de personne qu'on ne remarquait pas, même s'il se trouvait être seul au milieu d'une pièce en face de vous. Il ne fallait pourtant pas se fier à cette apparence ingrate qui n'était nullement en rapport avec l'intelligence de ce petit homme disgracieux. Chez lui, elle

était vive et précise, surprenante même en regard des gens habituellement destinés à cette charge. Il était capable de deviner la fin de vos phrases avant même qu'elles fussent prononcées. Montbourg m'apprit qu'il excellait dans ses fonctions et était parvenu à se faire remarquer par la cour du Roi. Issu d'une famille de petite noblesse, il avait fait une partie de ses études à Paris, avant de revenir à Lyon pour exercer sa charge.

Disciple de Turgot, il avait comme lui des méthodes de maître d'école. Son langage était sec et direct, ses manières presque brusques. Montbourg m'expliqua que c'était un idéaliste, honorable et droit, passionné de justice, prétendument incorruptible et foncièrement honnête. Aussi ne comprenait-il pas pourquoi il avait mis tant de zèle à œuvrer contre les intérêts de notre maître. Était-ce de son fait ou quelqu'un avait-il œuvré en son nom ?

Nous nous étions fixé de le découvrir cette nuit.

Il habitait un château sur les hauteurs de Collonges Au Mont d'Or, ayant appartenu aux temps jadis à la famille de Torvéon, une des fondatrices de la commune, dont la lignée s'éteignit en 1671. Montbourg m'apprit que pour l'intendant de Rillieux, l'éloignement de Lyon et donc de sa charge lui semblait pratique, il n'aimait pas être dérangé par des bourgeois ou des petits nobles en manque de reconnaissance ou désireux d'obtenir quelques services de lui.

Nous quittâmes rapidement le domaine en direction des quais de la Saône. Il ne nous fallut pas longtemps pour trouver le château. Un ciel sans nuage me permit de distinguer sa silhouette imposante qui se dessinait sur fond de lune sur les hauteurs de Collonges. Cette bâtisse massive, carrée, à deux étages, relevait plus de la maison forte que d'une véritable demeure de maître. C'était la seule de ce

genre dans toute la région. Elle possédait de larges fenêtres, un toit d'ardoises très pentu. L'endroit était ceint d'un haut mur de pierres, une lourde grille en fer forgé interdisait l'accès aux jardins.

L'air était humide, chargé des parfums du printemps, odeurs de sève et de bourgeons à peine ouverts. Il n'y avait pas un bruit dans les rues du bourg, presque tous les habitants étant déjà sagement endormis. Montbourg fit signe au cocher d'éloigner le carrosse pour que personne ne pût le repérer. Il devait maintenant attendre notre retour. Son unique autre consigne était de venir nous chercher un peu avant les premières lueurs du jour, si par malchance nous n'étions pas de retour d'ici là.

À quelques mètres de la grille, sur la droite, légèrement dissimulée derrière une rangée d'arbres, on distinguait vaguement une petite maison de gardien. Elle jurait par rapport à l'architecture massive du château, visiblement les derniers maîtres l'avaient fait construire par esprit de commodité, en souhaitant qu'elle fût la plus discrète possible. Elle semblait inhabitée, nous ne parvenions à distinguer ni lumière, ni fumée s'échappant de la petite cheminée. Alors, comme pour forcer le destin, Montbourg prit à deux mains les barreaux de la grille et la secoua brusquement. Il fit pendant quelques secondes un vacarme assourdissant qui aurait pu à lui seul réveiller toute la populace de Collonges. Je le regardais stupéfaite, ne comprenant pas son geste. Pour toute réponse, il me sourit en levant les mains et pointa les alentours comme s'il attendait que quelqu'un se présentât, alarmé ou curieux de savoir qui faisait autant de bruit à cette heure avancée de la nuit. Nous attendîmes quelques instants. Je sentais la tension grandir. Le sang affluait dans mes tempes et commençait à me faire mal. Tous mes sens aux aguets, je m'attendais à

être découverte par la maréchaussée ou des villageois en armes. Quelle idée avait pris Montbourg, je n'en revenais pas. Et lui qui continuait à me regarder d'un œil narquois. Je crois qu'en d'autres circonstances, si j'avais fait preuve d'un peu plus d'assurance, je l'aurais giflé.

Contre toute attente, personne ne vint. À côté de moi, Montbourg triomphait, un sourire aux lèvres. Cette attitude nonchalante qu'il adoptait de plus en plus commençait à profondément m'irriter, mais je devais me contenir pour ne pas le froisser. Après tout, son audace nous avait toujours réussi jusqu'à présent. Il avait forcé sa chance, une nouvelle fois elle lui souriait.

— Et bien soit, il n'y a personne. Mais ne vous réjouissez pas trop vite, mon bon Montboug. Tout ce vacarme finira par amener la maréchaussée si vous ne vous résignez pas à vous montrer plus discret.

— Allons, Madame, ne soyez pas si déçue de ne point rencontrer quelque curieux. Je vais escalader ce mur et une fois de l'autre côté, j'irai voir dans la maison du gardien si je peux trouver une échelle. Attendez-moi là, je ne serai pas long. Et puis, si le hasard voulait que je me sois montré un peu trop arrogant, alors vous useriez d'un de vos nombreux talents pour dissuader l'importun de se montrer trop curieux. Vous vous en sentez capable, n'est-ce pas ? me dit-il, un large sourire aux lèvres.

Il grimpa sur la grille tel un singe dans un arbre. Je fus étonnée de le découvrir si agile, lui que j'avais toujours connu bonhomme et peu prompt à l'effort, hormis pour satisfaire quelque jouvencelle esseulée. C'est ainsi que je vis Montbourg se diriger nonchalamment vers la maison. Fier

de son intrépidité et sûr de lui, il marchait droit devant sans même prendre la peine de vérifier si quelqu'un pouvait l'observer d'une fenêtre du château. Puis il sortit de mon champ de vision. Quelques instants après, j'entendis une vitre que l'on cassait. Je me souviens de ces longues minutes à attendre son retour, incapable de me concentrer sur autre chose que cette bâtisse d'où me provenait un tumulte bruyant. Je bouillais d'impatience de voir revenir Montbourg, mais bien entendu, et peut-être pour me faire davantage enrager, celui-ci semblait vouloir prendre son temps.

N'y tenant plus, je décidais de projeter mes sens aux alentours et ainsi d'étendre ma perception à un niveau de conscience totalement inconnu du simple mortel. La nuit m'apparut soudainement brillante, comme je devinais maintenant autour de moi la vie qui bouillonnait ; leur sereine d'un chat qui rode en silence sur un toit, halos diffus des arbres dont la vie s'écoulait lentement, oiseau endormi dans son nid, totalement inconscient du danger à la grâce féline qui l'avait maintenant reniflé. Et moi, au milieu de cette vie qui irradiait, moi à l'aura laiteuse d'une morte vivante, je regardais mes mains et mon corps, toujours un peu étonnée de le voir ainsi, sans vie, mais pas encore inerte...

Enfin, je cessais de me laisser aller à mes divagations romantiques pour me consacrer à l'étude du domaine. J'étendais mes sens vers la maison, tentant d'y percevoir ce qui pouvait bien s'y passer. Je perçus des mouvements, des bruits de pas, de porte que l'on ouvrait sans grande retenue, des tiroirs que l'on renversait sans ménagement. Montbourg était à l'œuvre, voilà qui le satisfaisait amplement. Je décidais alors de porter mon attention sur le château pour

m'assurer qu'il était bien vide, comme mon ami Montbourg me l'avait laissé entendre. Je ne décelais aucune vie derrière ces fenêtres. Je fus alors alertée par l'aura caractéristique de Montbourg qui s'approchait rapidement de moi, le dos voûté sous le poids de l'imposante échelle qu'il avait enfin dénichée. Il était calme et déterminé. Rassurée, je retrouvais mes perceptions de mortelle, car l'exercice avait parfois tendance à m'étourdir si je maintenais trop longuement ma concentration.

Quelques minutes plus tard, nous étions tous les deux de l'autre côté du mur et nous dirigions vers l'entrée principale du château. Bien sûr, la lourde porte cloutée en chêne massif était fermée. Ni Montbourg ni moi ne possédions de talent pour venir à bout de la grosse serrure en fer. Je soupirais, me sentant tout à coup idiote devant cette porte fermée. Pourquoi n'avais-je pas songé plus tôt à cette éventualité ridicule ? Peut-être aurais-je pu alors faire appel au talent des deux mercenaires pour nous aider à venir à bout de la serrure. J'étais prête à renoncer lorsque Montbourg me fit signe de ne pas bouger. Il entreprit alors de faire le tour du château.

Enfin, il revenait vers moi et m'indiquait de le suivre. Il venait de trouver une fenêtre brisée, au deuxième étage sur le mur nord, juste derrière un chêne centenaire qui en dissimulait la vue. Ce détail aurait sans doute dû m'alerter, dans quelle circonstance cette fenêtre avait-elle pu être brisée, était-ce un signe d'un quelconque danger ? Mue par l'impatience plutôt que la raison, je décidais de rejoindre rapidement Montbourg.

L'échelle allait nous être une nouvelle fois utile. Il n'y avait toujours aucun bruit dans le parc, hormis les fouissements de musaraignes et les hullements d'une chouette en chasse. Montbourg monta le premier. Je le vis tirer lentement la

fenêtre vers lui et se glisser à l'intérieur de la demeure. Un instant, ne le voyant pas revenir, je crus qu'il m'avait abandonnée là. Enfin, il réapparut, passant la tête par la fenêtre et me faisant signe de le rejoindre. Son visage était grave, comme s'il venait de découvrir un revenant. Sans plus attendre, je montais à l'échelle pour le rejoindre. Je compris aussitôt son désarroi en passant ma jambe par-dessus le chambranle de la fenêtre ouverte. Nous étions dans ce qui restait d'une chambre de maître. Tout était en désordre, le lit à baldaquin était couché sur le côté, les montants brisés, les armoires et le secrétaire étaient renversés, tout était sens dessus dessous. Je regardais Montbourg sans comprendre.

— Ne me dévisagez pas comme cela, Madame, je vous assure que je n'y suis pour rien. Toutes les pièces du château sont ainsi, enfin, celles que j'ai pu visiter. Il n'y a plus un meuble debout, plus une tapisserie aux murs, plus une seule tenture qui soit encore accrochée.

Montbourg n'avait pas exagéré. Il ne me fallut pas longtemps pour faire le tour des pièces et découvrir presque ahurie l'ampleur du bouleversement qu'avait visiblement subi le château. Comme pour me renforcer dans mon opinion, je projetais mes sens vers cet univers de chaos. Ma vue se troubla, mon ouïe fut assaillie par des bruits de meubles que l'on défonçait, je tressaillais tant j'avais l'impression d'être tout à coup plongée au milieu d'une indescriptible tourmente. Peu à peu, alors que je reprenais mes esprits et maîtrisais mes sens, je comprenais ce qu'il s'était passé ici. Des dizaines d'hommes masqués avaient investi les lieux dans la journée, et avaient violé chaque pièce du château, dans un impressionnant débordement de

violence. Cette vision me fit chanceler. Abasourdie, épuisée aussi, je remettais un fauteuil sur ses pieds et me laissais tomber dedans, reprenant péniblement mes esprits. Il y avait tellement eu de passage qu'il m'eût été impossible de discerner clairement quelque voix, visage, allure ou même silhouette que ce fût. Je n'avais pas la moindre image précise pour m'éclairer, le plus petit indice, sur ceux qui avaient si sauvagement bouleversé les lieux.

Un claquement de doigts de Montboug me ramena rapidement à la réalité.

— Réveillez-vous Madame, nous avons de la visite. J'ai entendu des voix dans le jardin.

Un instant après, nous étions cachés derrière les fenêtres du salon et tentions de percer les ténèbres pour distinguer les silhouettes des mystérieux visiteurs nocturnes. Je me concentrais une nouvelle fois et obligeais mes sens à devenir plus sensibles, plus pointus, si bien que mon acuité visuelle devint celle d'un aigle. Je parvenais maintenant à distinguer chaque feuille des arbres, chaque brin d'herbe. Heureusement, il n'y avait aucune lumière alentour, sans quoi j'aurais été immanquablement aveuglée. Le revers de la médaille d'un don exceptionnel.

Il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître les deux hommes qui tentaient de se déplacer discrètement au milieu du jardin. Malheureusement, ils semblaient gênés dans leur mouvement par de gros plastrons de cuir, tentant maladroitement d'étouffer de leurs mains gantées les cliquetis des nombreux poignards et épées qu'ils portaient à la taille ou au côté. Il s'agissait de Timoclès et Ménandre qui avaient réussi à nous retrouver, malgré l'éloignement de Collonges Au Mont d'Or, et nos efforts pour quitter

discrètement Lyon et le domaine de Lucilius. Leurs respirations étaient rapides et haletantes. Ces deux-là avaient de la suite dans les idées. Je dus reconnaître qu'il faisait preuve d'un sens du devoir proche de l'aveuglement, raison pour laquelle Lucilius semblait tant les affectionner.

Je soupirais et me redressais pour me montrer à la fenêtre, faisant de grands signes en direction des deux nouveaux venus. À côté de moi, Montbourg me regardait d'un œil inquiet, ne comprenant apparemment pas ma soudaine assurance. Il n'avait pas encore aperçu nos deux visiteurs.

— Vous deux en bas, dépêchez-vous de nous rejoindre avant que la maréchaussée n'entende votre vacarme. Venez par là, vite.

Sursautant, portant instinctivement leurs mains à leurs armes, ils se figèrent un instant. Puis me reconnaissant à la fenêtre, ils se précipitèrent vers l'échelle que je leur indiquais du doigt en un indescriptible vacarme métallique qui faillit me faire perdre patience.

À ce moment, Montbourg les reconnut également et ne put s'empêcher de pester devant la maladresse de ces prétendus-espions et surtout contre son maître qui selon lui refusait obstinément de lui témoigner une pleine et entière confiance. Je haussais les épaules, ne voulant pas le froisser davantage par un propos désobligeant rappelant la nécessité dans notre position de tout savoir, et de tout surveiller. Cela viendrait plus tard.

Enfin, les deux spadassins nous rejoignirent à l'intérieur de la maison. Comme je m'y attendais, ils étaient crasseux, sentant la sueur et l'écurie. Ils tentèrent de sourire, mais la grimace qui déforma alors leurs visages n'eut d'autre effet que de me faire reculer d'un pas, tant leurs dents étaient

pourries, et leurs haleines douteuses. Je les foudroyais du regard, énervée de les voir ainsi devant nous, inquiète car leur maladresse allait peut-être nous valoir des ennuis avec les gendarmes, si par malheur ils avaient été suivis.

— Que faites-vous là vous deux, comment avez-vous fait pour nous retrouver ?

— Ben faut nous excuser M'dame, commença Timoclès qui inclinait involontairement la tête comme pour se faire pardonner. C'est qu'on nous a dit de surveiller monsieur Montbourg, où qu'il aille et quoi qu'il fasse...

— Alors, on le surveille, reprit Ménandre tout en se raclant la gorge. Faut dire que vous n'avez pas été facile à trouver. Heureusement, lorsqu'on vous a vu prendre le carrosse...

— On a vite pris des chevaux pour vous suivre, renchérit Timoclès. Bon, c'est vrai, leurs propriétaires ne se sont pas montrés des plus compréhensibles. Alors, on a usé de notre meilleur argument...

— Ben c'est vrai M'dame, pour nous notre mission est sacrée, alors il a fallu... comment dire, leur expliquer à ces deux messieurs que nous étions un peu pressés... Ne vous inquiétez pas, ils auront juste un peu mal aux dents demain matin, finit par avouer Ménandre qui maintenant souriait, sans doute fier de leurs exploits nocturnes.

— Ensuite, ce fut facile. Suivre un carrosse comme le vôtre n'est pas bien difficile...

— Il suffit, l’interrompis-je agacée. Vous ne savez pas dans quel embarras vous nous avez peut-être plongés. Imaginez si les propriétaires des chevaux ont prévenu les gendarmes. Qu’arrivera-t-il si vous avez été vous-même suivis ? Cela étant dit, maintenant que vous êtes là, vous allez nous aider à fouiller cette demeure. Nous devons absolument trouver un indice qui pourra nous renseigner sur ce qu’il s’est passé ici. Fouillez tout, déplacez tout s’il le faut, mais trouvez-moi quelque chose !

Alors, comme ils semblaient soudainement réaliser où ils étaient, les deux mercenaires se mirent en devoir de ranger chaque pièce, faisant ainsi preuve d’une déconcertante minutie.

Bien sûr et comme je le craignais, nous ne trouvâmes rien d’intéressant. Ceux qui avaient créé le chaos dans la demeure avaient tout de même pris soin de ne laisser aucune trace derrière eux. Nous ne trouvâmes pas une empreinte de pas, pas un bouton ou un morceau d’étoffe perdu pour nous aider. Aussi il nous fallut nous résigner à rejoindre le carrosse. Ressortir de la propriété ne nous prit guère plus que quelques minutes. Ménandre et Timoclès mettaient un point d’honneur à ouvrir le chemin, sans doute pour se racheter ou nous donner l’impression qu’ils étaient de véritables hommes d’armes et pas seulement des lourdauds irresponsables.

Pendant que nous visitions le château, le ciel nocturne s’était peu à peu voilé, si bien que les ténèbres parurent plus épaisses, les silhouettes des maisons plus massives, les arbres dénudés plus squelettiques. Il n’y avait pas un bruit dehors, hormis celui de nos bottes et chaussures sur le pavé humide. Étrangement, aucun de nous n’était tranquille. Il y avait un je-ne-sais-quoi dans l’atmosphère qui nous mettait

tous mal à l'aise. Nous avions le sentiment que quelque chose pouvait arriver à tout instant. À ce moment-là, une seule pensée nous habitait, retourner le plus rapidement possible au domaine. Nous redescendîmes en hâte la petite rue qui nous menait jusqu'à la place où nous attendait le carrosse. Tout était calme. Nous l'aperçûmes bientôt, ainsi que les deux chevaux laissés par Ménandre et Timoclès. Nous devinions à la vapeur sortant de leurs naseaux qu'ils étaient calmes. Les maisons qui bordaient la place étaient silencieuses, comme si toute vie les avait abandonnées.

Un bruissement de feuilles dans les arbres, un murmure, peut-être un cliquetis inopportun attira tout à coup notre attention. Nous nous arrêtâmes aussitôt. Quelques mètres seulement nous séparaient du carrosse. Instinctivement, ou cherchant peut-être à me rassurer, j'appelais le cocher. Il ne répondit pas. Alors, Timoclès et Ménandre sortirent pistolets et épées de leurs fourreaux et nous firent signe de nous cacher sous une porte cochère. Montbourg avait également sorti un pistolet de sous sa longue veste de velours, et me prenait par la main pour me tirer et me placer à l'abri derrière lui. Il releva son tricorne de son front comme pour mieux discerner la place.

Alors survint un déchaînement de violence. Des hommes vêtus de noir, plastron de cuir, jambières, manteau cape et portant des foulards pour masquer leurs visages surgirent tout à coup sur la place, semblant venir de nulle part. Ils devaient être environ dix, courant vers nous de tous les côtés ou bondissant des toits. Ménandre et Timoclès s'interposèrent et commencèrent à se battre avec rage. Ils hurlaient au milieu de la nuit, défiant nos assaillants. Choc des lames qui se croisaient, coup de pistolets tonnant, cris de douleurs lorsque les chairs étaient transpercées ou les os brisés, une lutte sans merci venaient de s'engager. Je sentis

soudain la colère monter en moi tandis que la peur commençait à faire affluer le sang dans mes tempes. Montbourg me pressait contre la porte, me masquant une partie de la place.

Je perdis de vue Timoclès et Ménandre qui luttèrent avec vaillance contre quatre nervis. C'est alors que je vis deux hommes en noir se ruer vers nous. Montbourg leva son pistolet, le coup retentit, l'odeur de poudre brûlée envahit mes narines. Il venait d'abattre sans hésitation le premier. Celui-ci s'écrasa de tout son long devant nous. Malheureusement, il ne put dévier la lame du deuxième qui vint s'abattre avec force sur sa joue gauche. J'entendis ses os craquer, du sang jaillit sur mon visage. Montbourg tourna sur lui-même sous la violence de l'impact et s'effondra sur le sol. J'eus tout à coup le sentiment que c'était la mort qui venait me chercher. Alors, sans réaliser ce que je faisais, plus effrayée que consciente, la rage se saisit de moi et brisa les barrières de ma raison. Je plongeais avec une terrifiante rapidité sur le nervi, les crocs dehors, les yeux injectés de sang.

Je ne peux me rappeler ce qui se passa alors, un voile avait obscurci tout à coup mes pensées. Je me souviens m'être réveillée au milieu de la place, étourdie, ma robe et ma chemise déchirées et ensanglantées, laissant presque apparaître ma poitrine frémissante de rage. J'avais le goût du sang dans la bouche, mes mains étaient rouges et visqueuses. Je tournais alors lentement la tête, contemplant la scène autour de moi. Il y avait des corps d'hommes en noir un peu partout sur la place, les uns avaient été transpercés par les épées de Timoclès et Ménandre, d'autres avaient eu le visage ou les côtes broyées par les balles des pistolets tirées à bout portant. Mais surtout je découvrais

avec horreur que bon nombre avaient été éviscérés, comme si une bête enragée s'était acharnée sur eux, déchaînant la violence de l'enfer. Je reculais, au bord de l'évanouissement, prise de nausées.

Devant moi, Timoclès et Ménandre me regardaient sans comprendre. Ils étaient légèrement blessés, leurs plastrons de cuir étaient lacérés. Ils paraissaient épuisés, mais tenaient encore leurs armes levées, comme pour montrer qu'ils étaient prêts pour un deuxième assaut. Je cherchais Montbourg du regard. Il était derrière moi, allongé sur le sol à côté de l'homme qu'il avait abattu. Il ne bougeait pas. J'eus un hoquet de surprise, mon ventre se tordant de douleur sous l'effet de l'angoisse qui m'étreignait tout à coup.

— Ben, ben vous êtes qui au juste ?! s'aventura à demander Timoclès alors que j'allais rapidement m'agenouiller à côté de Montbourg.

— Aidez-moi, au lieu de poser des questions dont vous ne voulez pas connaître la réponse, repris-je énervée. Je retournais le corps de Montbourg pour découvrir son visage ensanglanté.

Cette vision de cauchemar me remplit d'effroi. Soudainement prise de convulsions, je vomissais du sang quelques secondes avant de pouvoir me ressaisir.

— Il respire ! Venez, vous dis-je !

Timoclès se précipita vers moi tandis que Ménandre allait rapidement chercher le carrosse. J'entendis un bruit de corps qui tombait puis le hennissement des chevaux que l'on

malmenait tandis que je prenais Montbourg contre moi. Il m'aurait été aisé de le ramener à la conscience en lui donnant de mon sang, mais j'aurais alors transgressé une loi non écrite de notre monde pourtant lourde de sens. La conséquence aurait été des plus terribles. Il nous était interdit de nous approprier le suivant d'un autre vampire, et davantage de donner naissance à un jeune vampire sans y avoir été autorisés par un conseil des plus anciens d'entre nous. Aussi, Timoclès et moi plaçâmes rapidement son corps à l'arrière du carrosse. Je prenais place à côté de lui tandis que Timoclès montait rejoindre son ami Ménandre, gardant son pistolet qu'il venait de recharger à la main. Ce que je pensais n'être qu'une attaque sournoise dont nous avions malgré tout réussi à triompher n'était en réalité qu'un avertissement de la part de notre ennemi invisible. Dissimulé, enveloppé par la nuit, il avait observé le combat sans y prendre part, jugeant intelligemment nos forces. Cela lui avait permis de préparer une attaque autrement redoutable, et cette fois décisive. Dans l'urgence de notre fuite, nous serions incapables d'y faire face.

Le carrosse s'élança à vive allure le long de la Soane pour retourner vers les portes de Lyon. J'entendais les hennissements réprobateurs des chevaux que l'on cravachait, les éructations de colère des deux spadassins qui s'en voulaient d'avoir été si facilement surpris, mais surtout les râles irréguliers de mon ami Montbourg, sa tête sur mes genoux. Incapable de me concentrer, je ne pensais qu'à retourner le plus vite possible au domaine. Je n'appréhendais même pas la probable colère de Lucilius. L'urgence nous imposait le calme. N'était-ce pas là un propos de mon maître si souvent répété ? Avais-je si mal

agi, m'étais-je à ce point surestimée que mon enthousiasme immature nous avait ainsi conduits à un presque désastre ?

Je sentais que je devais reprendre rapidement la maîtrise des évènements, cette fuite précipitée n'était peut-être pas la plus sage des manœuvres.

Je sursautais comme une détonation me fit tout à coup sortir de mes pensées égocentriques. Dehors, Timoclès tapait du point sur le toit du carrosse en hurlant :

— Ils reviennent !

Alors que je passais la tête par la fenêtre du carrosse, je devinais plusieurs cavaliers chevauchant des montures noires qui se rapprochaient rapidement. Je sentis tout à coup une emprise phénoménale autour de ma tête, comme si soudain des mains de géants venaient de me saisir. Je n'arrivais plus à bouger, incapable d'ouvrir la bouche ou de détourner le regard. Une force inconnue tirait sur ma nuque pour me faire basculer et me projeter au dehors du carrosse. Soudain, un visage grimaçant apparut devant mes yeux stupéfaits. Il y eut tout d'abord un manteau-cape noir qui flottait dans le vent, une capuche tombant lentement et révélant une chevelure noire épaisse, enfin un visage. Ce visage aux traits fins déformés par la colère, ces yeux d'un noir d'ébène, je les reconnus aussitôt. Il s'agissait du faux Vincenzo, dont je ne connaissais toujours pas le vrai nom. C'était ce misérable courtisan que j'avais rencontré lors de mon voyage à Venise et qui déjà avait voulu compromettre mon maître en abusant de moi alors que je n'étais qu'une toute jeune enfant de la nuit, pitoyable d'innocence et de naïveté convenue.

Tout se passa alors très vite, trop vite.

J'entendis Timoclès et Ménandre qui hurlaient comme les cavaliers se rapprochaient rapidement de nous.

Des coups de feu...

Des balles qui sifflaient...

Le bruit des corps qui tombaient à la renverse, les hennissements de leurs montures s'écrasant lourdement sur le sol...

Et cette poigne qui devenait plus forte. Je m'agrippais à la portière pour ne pas tomber, tandis qu'à mes pieds Montbourg se remettait à saigner. Je savais que je ne pourrais pas lutter longtemps.

Le faux Vincenzo me souriait, son regard me narguait. J'avais tout à coup l'impression d'être devenue une musaraigne prise dans les serres impitoyables d'un grand aigle noir. Je sentis la peur s'insinuer dans mon esprit, je perdais la notion du temps et de l'espace, tout se mit à tourner autour de moi. Au loin, des échos de voix familières me criaient de résister, qui déjà disparaissaient dans le néant de mon inconscient. Mon univers se résuma tout à coup à cette terrible emprise qui me tirait vers le sol, ce visage au sourire sardonique et la terreur qu'il m'inspirait, aveugle, insensée. La portière céda alors sous la force du faux Vincenzo, je perdis définitivement connaissance, mon corps allant s'écraser sur la terre battue de la route accidentée.

